

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. IX.

No. 38.

Prix du numéro, 7 centims. — Annonces, la ligne, 10 centims.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 19 SEPTEMBRE 1878

## AVIS IMPORTANTS

*L'Opinion Publique* est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou à "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les contributions et correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

## SOMMAIRE

Lettres de l'Exposition, par A. Achintre. — Réunion des pèlerins canadiens à Chambly, par L. Gougeon — Correspondance, par le Dr Léonard-Auguste Fortier. — Lord Dufferin à l'Université Laval — Nos gravures : Mlle Juliette Dodu : L'Inspiration, d'après le tableau d'Antoine; Salon de 1877 : La pêche; Les apprentis orphelins d'Autueil. — Le treizième juré, par Albert Second (*suite et fin*). — L'orphelinat d'Autueil, par Saint-Genest. — Le fléau de la fièvre jaune. — Faits divers. — Le jeu de dames.

GRAVURES : Mlle Anastasie Dupont; Mlle Juliette Dodu; Kingston; Le collège militaire; Inauguration de la statue de Lamartine, à Macon; Les apprentis orphelins d'Autueil à l'Exposition; L'orphelinat d'Autueil; La fête des bienfaiteurs; L'Inspiration; Salon de 1877; La pêche.

## LETTRES DE L'EXPOSITION

PARIS, le 27 août 1878.

Un dernier écho de l'érection de la statue de Lamartine à Macon : la lettre adressée par Victor Hugo au maire de la ville bourguignonne. Cette lettre-dépêche porte le timbre de Guernesey, où le poète se trouve en ce moment pour réparer sa santé compromise par les nombreux travaux auxquels il s'est livré pendant ces derniers mois :

GUERNSEY, 16 août 1878.

Monsieur,

Je m'associe aux honneurs rendus à Lamartine.

J'admire le grand poète, j'honore le grand orateur.

Je le vois toujours tel que la France l'a vu, admirable dans le livre, superbe à la tribune.

Je salue cette grande ombre.

VICTOR HUGO.

Cet hommage du rival vivant au rival défunt les honore tous deux ; et nul doute que, sans la Faculté, Victor Hugo n'eût tenu à honneur de saluer de vive voix, dans une superbe improvisation, le seul émule de son génie poétique.

Cette omission réparée, revenons à Paris, où chaque jour nous amène des hôtes illustres. Cette semaine, le cousin du Czar, le prince Pierre d'Oldembourg, la grande-duchesse Catherine de Russie, ont passé

ici et visité l'Exposition. Le duc et la duchesse de Parme, accompagnés de la duchesse de Madrid ; le prince Alexandre, second fils du roi des Pays-Bas, ont également parcouru les galeries du Champ-de-Mars.

Parmi les autres célébrités, nous avons Mgr Mermillod, évêque de Genève ; M. Emilio Castellar, l'homme d'Etat espagnol que vous connaissez de réputation ; le prince Mohamed Ben Cherif, cousin du vice-roi d'Egypte, et une kyrielle de comtes, de barons, de chambellans, dont la liste serait trop longue, et pour vous sans intérêt. Puisque nous venons de nommer un prince égyptien, il faut vous dire que les chefs arabes de notre colonie algérienne, presque tous décorés de la Légion d'honneur, obtiennent un grand succès de costume. Ce burnous blanc aux larges plis ; la veste rouge soutachée d'or, la calotte bouffante, les bottes vernies garnies d'éperons d'or, le turban sous lequel brillent des yeux de flammes, donnent beaucoup de pittoresque à ces fils du désert.

Quinze d'entre eux sont allés, l'autre jour, en grand costume, rendre visite à M. Gambetta, en sa qualité de président de la commission du budget.

L'engouement à l'égard de ces Arabes est tel que le roi de Hollande les a invités à venir à Amsterdam. Ces Cadis, Cheiks ou Emirs, se sont rendus à l'invitation, et parcourent en ce moment les canaux et les pâturages d'un pays qui leur semblera certainement bien curieux.

Dans quelques jours, nous aurons aussi la visite de deux nouveaux mariés : le prince Henri, des Pays-Bas, et sa femme, la princesse Marie, fille aînée du prince Frédéric-Charles, de Prusse. Les fêtes du mariage se célébreront bientôt au château de Potsdam ; mais la maladie de l'empereur empêchera qu'elles ne soient aussi brillantes que le furent celles des princesses Elizabeth et Charlotte.

Comme je sais que les dames sont friandes de détails sur toutes ces cérémonies de noces, baptêmes et funérailles, voici ce que j'ai appris concernant la corbeille de mariage. Pour toutes les unions des princesses de Prusse, la liste civile fournit 90,000 marks, près de \$40,000, avec lesquels on peut s'acheter quelques douzaines de mouchoirs, n'est-ce pas ? Outre les objets acquis par ce moyen, se trouvent les cadeaux et présents des proches, des personnes de la cour, etc. Un détail important, c'est la première fois qu'on a exposé la corbeille de mariage aux regards du public. L'empereur et l'impératrice ont offert un magnifique diadème en diamants, accompagné d'un collier ; le tout comprend vingt-quatre pièces. La robe de la fiancée est en soie blanche brodée d'argent, avec une traîne de quatre mètres de long. Quatre mètres ! Il est vrai que, pour une princesse, la longueur n'a rien d'extraordinaire.

Le fait de mariage, les anniversaires sont parfois aussi beaux que la première cérémonie, en Belgique du moins, pays où les noces d'argent, les noces d'or demeurent de tradition, et tellement dans les mœurs, que dans les villages, les campagnes et les villes, les voisins sont invités aux réjouissances de ce jour. Eh ! bien, le roi Léopold II, fidèle à la coutume de son pays, vient de convier son peuple à la cérémonie de ses noces d'argent. Celui-ci a répondu on ne peut plus galamment, et

Bruxelles, tout pavoisé, enguirlandé, couvert de drapeaux, éclairé à giorno, a traduit, par l'éclat et la durée de ses réjouissances, la joie sincère d'une nation libre et aimant vraiment son souverain.

Inutile de vous apprendre que Léopold II est un véritable roi constitutionnel qui laisse gouverner ses ministres ; le digne fils de son père, Léopold Ier, qui, lorsque le peuple belge, dans ses vellétés de révoltes, forçant les portes du parc, arrivait jusque sous les appartements royaux, passait une redingote, prenait un sac de voyage à la main, se couvrait de son chapeau, et paraissait ainsi costumé sur le balcon : "Si vous désirez, messieurs, que j'en aille, je suis prêt, disait-il.

— Non ! non ! criait la foule. Vive Léopold !

Le roi, saluant alors, reprenait : "Eh bien ! mes enfants, veuillez exposer vos griefs dans une pétition aux Chambres, et vos représentants prononceront.

— C'est cela ! bien parlé ! clamait la foule. Et l'on se retirait en chantant la *Brabançonne*.

C'est de cette façon familière que, grâce à l'esprit et au désintéressement de ce souverain, finissaient les émeutes bruxelloises.

Le fils a suivi et continué les traditions paternelles. Aussi, l'aime-t-on à l'égal de son prédécesseur. A propos de celui-ci, j'emprunte à un confrère l'anecdote ci-dessous : elle vous peindra l'homme :

Comme chef d'Etat et comme homme, Léopold II est bien le fils de ce Léopold Ier qui, invitant un jour à dîner, en son château, Nadar, lui demanda brusquement, entre la poire et le fromage :

— Est-il vrai, M. Nadar, que vous êtes républicain ?

C'était peu de temps après l'incident du *Grand*, où Nadar, recevant Napoléon III qui venait assister aux préparatifs de son ascension, l'avait salué en lui disant : — Bonjour, monsieur.

Le mot avait fait quelque bruit, et Nadar en retrouvait un écho à la table du roi des Bèges. A la question : "Et s-vous républicain ?" il répondit tranquillement :

— Oui, sire, et vous ?

— Moi ? M. Nadar, dit le roi, dans ma position, vous devez comprendre que cela m'est défendu."

Toutes les cours souveraines ont envoyé une députation à ces fêtes. L'Allemagne a envoyé le prince Guillaume de Prusse ; l'Autriche, l'archiduc Charles ; la Russie, le prince Orloff ; la France, les généraux Clinchant, Campenon, Loysel, Lambert, etc. Fait bizarre, l'archiduc autrichien est précisément celui qui, il y a vingt-cinq ans, avait représenté, par procuration, le roi Léopold à la cérémonie du mariage de son fils, dans la chapelle du château de Schonbrunn. La reine des Belges est, comme vous le savez, une archiduchesse d'Autriche.

Ces fêtes ont duré quatre jours, pendant lesquels il y a eu des illuminations, des représentations de gala, cela va sans dire, des revues, des jeux de toutes sortes, des courses, etc. Parmi les épisodes qui ont marqué ces réjouissances, signalons un défilé de vingt-trois mille enfants, qui n'a pas duré moins d'une heure et demie. Les petites filles, vêtues de blanc, portaient des bouquets aux couleurs des villes qui les avaient envoyées, et les garçons, des drapeaux et des instruments de travail. Le soir, dans le cortège aux flambeaux, une voiture portait les deux plus vieux époux de la Belgique, M. et Mme Lome. Les deux vieillards ont cent

quatre-vingt-quatre ans ; ils sont mariés depuis 62 ans. La femme est accoucheuse jurée et décorée de la croix civique de 1ère classe. Descendus de voiture devant le palais, le couple a remis un bouquet à la reine. Le régiment des carabiniers a aussi envoyé à la reine une corbeille garnie de bruyères roses et blanches. On a aussi beaucoup remarqué une délégation des femmes belges choisie dans toutes les communes, qui sont au nombre de plus de 2,600. Cette troupe était conduite officiellement par le bourgmestre (le maire), escortée par les corps spéciaux de la garde civique. Elle a offert à la reine un magnifique souvenir. Ce présent consiste en un diadème d'argent orné de brillants et une admirable traîne en dentelles de Bruxelles.

Chose admirable, c'est que ce cadeau est le produit d'une souscription à cinq centims par tête au maximum, et qui s'est élevée au chiffre de \$25,000.

Franchement, si l'on me donnait à choisir, j'aimerais mieux la couronne du roi des Belges que le sceptre du tout puissant empereur d'Allemagne.

Après les fiançailles, le mariage ; après celui-ci, les funérailles, tel est du moins l'ordre de la nature, auquel n'échappent ni les rois ni les sujets. Le sort de l'ex-reine Christine, décédée la semaine dernière, à Sainte-Adresse, près du Havre, nous montre à l'œuvre cette loi inexorable.

La reine Marie-Christine-Ferdinande était née à Naples en 1806. Elle avait donc un peu plus de soixante-douze ans. De son mariage avec Ferdinand VII, elle avait eu deux filles, la princesse Isabelle qui régna jusqu'en 1868, et la princesse Louise qui épousa le duc de Montpensier. En 1833, elle devint veuve, et régente de sa fille, Isabelle II. Les excès de ses partisans, après la désastreuse guerre civile des partisans de don Carlos, qu'on venait de vaincre cependant, amenèrent, en 1840, une révolution qui donna le pouvoir à Espartero. Depuis cette époque, elle vécut en France, où sa fille devait venir la rejoindre après vingt-cinq ans de règne.

Deux médecins, mandés expressément de Paris, ont embaumé le corps de la reine Christine. La mise en bière a eu lieu dans une des chambres de son château de Sans-Souci. Le cercueil a été descendu au rez-de-chaussée, transformé en chapelle ardente.

L'habillement de la reine se compose d'une robe noire, d'un bonnet blanc avec voile noir, et de souliers également noirs. Un crucifix est placé dans sa main droite. Le duc et la duchesse de Montpensier ont veillé toute la nuit près du lit mortuaire.

Le surlendemain de la mort de la souveraine, un char funèbre, attelé de six chevaux, est venu prendre le cercueil et l'a conduit à l'église Saint-Vincent de Paul.

La cloche qui tintait pendant le service funèbre se nomme *Marie-Christine*. C'est un don de la reine, qui en avait été la marraine. Le conseil des ministres d'Espagne a décidé que les dépouilles mortelles de la reine, Christine seront transportées à l'Escorial, lieu de sépulture des rois d'Espagne.

On annonce aussi de Londres la mort de lady Georgina Seymour, dame d'honneur de la reine et veuve de l'amiral Sir George-Francis Seymour. Cette noble